

## Sélection haïshas AFH automne 2019.

Je remercie l'AFH de m'avoir confié la sélection de haïshas de ce trimestre.

Soixante-trois haïshas ont été reçus de la part de trente-deux participants et quinze ont été sélectionnés.

Mêlant photographie et haïku dans une troisième œuvre, le haïsha est triplement plus difficile à réussir.

Il ne suffit pas de suivre les règles. Une photographie techniquement parfaite ou un haïku respectant les trois consignes classiques peut être sans intérêt. On aime parfois à les comparer car ils capturent chacun l'instant. Cet instant qui nous fait appuyer sur le déclencheur ou poser les mots sur le papier. Le tout est de parvenir à transmettre non seulement ce que nos sens ont perçu mais également les sentiments qui ont touché notre cerveau et notre cœur.

Il faut choisir ce que l'on veut partager. La photographie permet au spectateur de regarder l'image dans son ensemble ou dans ses détails. Elle provoque ou pas chez lui un sentiment semblable ou différent de celui de l'auteur. Le haïku, quant à lui, laissera libre cours à l'imagination du lecteur. Il décryptera le poème et parviendra ou non à reconstruire l'instant décrit par l'auteur.

Le haïsha, en associant les deux, peut donner des indices supplémentaires sur la volonté du créateur ou proposer une interprétation de l'image dans une association d'idées par exemple. Ainsi, il faut éviter de paraphraser l'image en la commentant. Une façon de s'en préserver est de n'écrire dans le haïku aucun mot qui représente un élément de la photo. Si la photographie montre une fleur, un animal ou le soleil, on ne les nommera pas dans le haïku. Le piège est de vouloir montrer l'instant où l'on a écrit le haïku car la photographie alors se suffit à elle-même.

Pour illustrer ces propos, je vais prendre deux haïshas parmi ceux sélectionnés ici : ceux de Gérard Dumon et de Joëlle Ginoux-Duvivier.

Le premier nous montre un coucher de soleil sur la mer mais le haïku ne cite aucun de ces trois mots. Alors que l'image présente la fin d'une journée, le haïku fait un parallèle avec la fin de la saison. Le soleil prêt à disparaître de ce côté de l'hémisphère, amenant la nuit et l'automne, paraîtra ailleurs dans l'espace. Le sens du haïku, renforcé par la couleur orangée de l'horizon, nous entraîne dans un univers surnaturel. La passerelle du premier plan crée un passage entre le monde terrestre et le monde céleste et nous invite à un voyage imaginaire. La profondeur de champ joue également de cette impression en dessinant la silhouette d'un village inconnu plongé dans l'ombre. Le ciel sans nuage amplifie cette idée de bout du monde. Et pourtant la limite se perd dans une ouverture infinie qui rappelle le mouvement perpétuel de la terre et du soleil, la boucle du temps et de l'éternel recommencement.

Contrairement à celui de Gérard Dumon, le haïsha de Joëlle Ginoux-Duvivier est construit autour du gros plan. On y voit un cœur de métal cloué sur de la pierre. Ce cadrage serré oblige le spectateur à imaginer le hors-champ. Le haïku qui, là non plus, ne reprend aucun des éléments de l'image dans ses mots nous donne pourtant un indice précieux : il s'agit d'une tombe. Le cœur prend alors toute sa signification. Il s'agit de celle d'une personne aimée. La mousse et la rouille figurent à la fois le passage du temps et les cahots subis par le cœur de la personne disparue et celui de la personne recueillie. Elles mettent en parallèle le vieillissement de la chair, de la pierre et du métal, tous soumis aux éléments naturels. On peut y voir comme un rappel de la suprématie de la nature sur l'homme mais il subsiste un espoir donné par les touches de couleur (bleu, rouge, jaune) contrastant sur le fond noir et blanc. Le mot anniversaire sème également le trouble car il ne précise pas s'il fête le jour de la naissance ou de la mort du défunt. Peut importe d'ailleurs car l'amour qui lie encore les deux êtres est resté lui bien vivant !

**Valérie Rivoallon**